

LA SYMPHONIE PASTORALE

Rien qu'un pauvre cœur - Nous continuons la France

L'ABONDANCE des films à commenter me contraint à ne réserver que quelques notes à *La Symphonie pastorale*. C'est assez cependant pour dire que l'œuvre de Jean Delannoy, dont la beauté unit tout à la fois sensibilité, intelligence, mesure et richesse plastique, mérite amplement la distinction qui lui a été décernée à Cannes. Le mot de « tour de force » qualifie fort bien le difficile façonnage pour l'écran de la complexe matière de la nouvelle d'André Gide, par Jean Aurenche et Pierre Bost. Mais (et c'est là qu'éclate surtout l'art de Delannoy), dans ce film de pure introspection psychologique où le verbe semblait donc devoir prendre le pas pour éclairer et fouiller les états d'âme des personnages, c'est essentiellement l'image qui nous procure nos instants de plus haute émotion. L'image, bien sûr, grâce à l'extraordinaire suggestion visuelle du masque merveilleusement expressif de Michèle Morgan ; l'image, grâce aussi à la suprême habileté de la caméra de Delannoy à capter les moindres réflexes du visage de la grande actrice. Les séquences culminantes de *La Symphonie pastorale* témoignent contre les déplorables facilités d'un film tel que *Un Revenant* où le cinéma s'engue dans les pires compromissions théâtrales.

Ceci établi, et au risque de jeter une fausse note dans un concert de louanges, je confesserai que *La Symphonie pastorale* n'a pas creusé dans mon esprit le profond sillon des œuvres absolument authentiques. Le jeu si humain de Michèle Morgan et les vifs souffles du vent des montagnes ne suffisent pas à faire passer complètement le film sur un autre plan que celui de la fiction littéraire. On a eu beau glisser implicitement dans ce subtil soliloque intime d'une conscience protestante les traits d'une charge contre certain aspect trouble du protestantisme lui-même, et en accuser jusqu'à la violence le climat de passion amoureuse, nous n'éprouvons jamais ce frisson enveloppant de la vie réelle que nous donne à un extrême degré un drame aussi simple que *Brief Encounter*. Cette demi-insatisfaction que m'a laissée, en dépit de tant de qualités, *La Symphonie pastorale* m'incite à souhaiter pour le cinéma des nourritures peut-être un peu moins raffinées, mais aussi — mayons pas peur des mots — plus robustes que les nourritures gidiennes. Il reste à Jean Delannoy dont *La Symphonie pastorale* marquera une importante date dans la carrière, de s'ouvrir à une vision plus large, plus directe du monde. Pour peu qu'il sache renoncer à un goût pour la culture des plantes artificielles attesté fortement par *L'Eternel retour* et *La Part de l'ombre*, je tiens pour une certitude qu'il prendra bientôt une place de premier rang parmi les maîtres du cinéma français.

Les productions américaines nous infligent de si fréquentes déconvenues que l'é-

tonnement nous prend devant un film pourvu de quelque force d'accent. *Rien qu'un pauvre cœur*, de Cliffords Odets, n'est pourtant pas dénué de lourds défauts. Le découpage est terriblement lent et les intentions du scénario demeurent jusqu'au bout imprécises. Mais il y a là l'esquisse d'un thème intéressant, ainsi que des êtres dont les souffrances s'expriment avec une intensité souvent poignante. Le fils d'une vieille brocanteuse qui se meurt d'un cancer, dont l'esprit est marqué d'un vague idéalisme anarchiste, erre dans le plus misérable quartier de Londres en rêvassant à une vie meilleure. Dédaignant les avances d'une musicienne prête à l'entretenir, il projette d'épouser la caissière d'un parc d'attractions, femme divorcée d'un gangster. Décidé à se ranger « du côté des forts », il s'enrôle dans la bande du gangster. Mais cette expérience ne sera qu'une diversion provisoire aux incertitudes qui le rongent. Sa mère morte à l'hôpital après avoir été arrêtée sur l'inculpation de recel, sa fiancée l'ayant abandonné, il accueille la guerre comme un moyen d'échapper à sa solitude et de réaliser ses obsédantes aspirations humanitaires.

Mélange d'*Opéra de Quai'sous*, de *Winterset* et des *Nuits de Chicago*, ce film baigne dans une ambiance équivoque d'écrasant et noir fatalisme traversée parfois par une bouffée de ridicule et non moins équivoque prédication sociale. Rien de surprenant qu'il s'inspire d'un roman écrit par Richard Llewellyn, auteur de *Quelle était verte ma vallée ?*

Le metteur en scène a su intégrer à ses images toute la misère imprégnant chaque pierre dans ces rues sordides. Dans le rôle d'Ernest Mott, Cary Grant s'avère aussi bon que dans ses personnages de comédies légères. Ethel Barrymore, la brocanteuse, est absolument admirable.

Nous continuons la France

Tel est le beau titre d'un film réalisé par une équipe de techniciens communistes et que vient de présenter le Parti communiste français.

A travers un remarquable raccourci qui englobe les phases essentielles de notre histoire, depuis l'épopée de Jeanne d'Arc jusqu'aux combats de la Libération en 1944, il justifie efficacement la politique nationale du Parti communiste, fondée sur la confiance dans le génie créateur et le constant patriotisme des masses populaires. C'est tout autre chose et beaucoup mieux qu'un « film de propagande » dans l'acception banale du terme. Réussissant presque toujours à éviter les écueils de ce genre de production, il substitue aux affirmations verbales généralement employées un montage où chaque événement est exprimé par un document authentique. Le commentaire, intelligent et simple, jamais emphatique, ajoute à la puissance de conviction des images. Les parallèles mettant en

évidence dans la continuité historique l'attitude antinationale des aristocrates de Coblenze, de la bourgeoisie des trusts incarnée par Pétain, du haut clergé (de Cauchon à Suhard) ainsi que des succès prépondérants au pouvoir personnel, sont excellentement légitimés par les images.

RAYMOND BARKAN.

Actes 25 oct.